

■ cahier les affaires

Pros recherchés pour défis élevés

PAR JUDITH LUSSIER

Lorsque Hélène Jolin a commencé à s'engager auprès d'organismes communautaires, dans les années 1970, ce milieu entendait rarement parler de planification stratégique. Aujourd'hui, P.A.I.R., l'organisme dont elle est vice-présidente, offre des services de consultation et d'accompagnement en gestion et en développement communautaire auprès des OSBL qui désirent mieux structurer leurs opérations. «Les organismes communautaires voient de plus en plus l'importance de se doter d'un tel outil, explique-t-elle. La concurrence est vive pour l'obtention de fonds. Les organismes les plus structurés seront les gagnants de la grande loterie que constitue l'obtention de subventions et de dons.»

Cet exemple illustre bien la professionnalisation du milieu philanthropique. En 2009, l'Université de Montréal mettait sur pied le premier certificat en gestion philanthropique francophone du Québec. Les trois quarts des étudiants qui fréquentent le programme sont des femmes. L'âge moyen, qui est de 42 ans, reflète une très grande diversité, puisqu'on retrouve 6% d'étudiants de moins de 30 ans et 28% de plus de 50 ans. Ils y apprennent les stratégies de développement, la façon d'organiser des événements-bénéfice, les cadres et les normes en philanthropie, etc.

«Avant, il y avait beaucoup d'intuition et d'improvisation en gestion philanthropique», explique Daniel Lapointe, enseignant à ce certificat. Son livre, *La gestion philanthropique: Guide pratique pour la collecte de fonds*, paru en janvier dernier, est le premier ouvrage francophone à traiter de ce sujet. «Ça en dit long!» s'exclame l'auteur.

«Notre mécénat n'a pas 50 ans», affirme Colette Cummings, consultante en philanthropie, administratrice et responsable du comité des communications de l'Association des professionnels en gestion philanthropique (APGP). «Historiquement, au Québec, c'est la religion catholique qui s'est occupée de la charité. Les francophones n'étaient pas très riches. Il a fallu attendre le Québec inc. et le boom informatique, qui ont créé une nouvelle génération d'entrepreneurs fortunés, pour voir émerger une culture philanthropique», dit-elle.

La course aux compétences

Avec le développement de cette culture est venu le besoin de compétences. De plus en plus, les gestionnaires d'organismes communautaires ou de fondations ont des comptes à rendre aux donateurs. «Tout le monde est responsable des résultats. Par exemple, un coordonnateur d'événement ne doit pas dépenser plus de 30% de ce que l'événement rapporte», explique Colette Cummings.

«Puisque c'est un secteur en croissance, il existe plus d'organisations de bienfaisance qu'il y a 20 ans. On a donc plus d'attentes à l'égard de ces organisations, et pas seulement des attentes financières. On veut qu'elles fassent preuve d'éthique, de transparence, qu'elles aient une gestion professionnelle et qu'elles limitent le gaspillage. Bien sûr, on peut apprendre tout ça sur le tas, mais on s'attend de plus en plus à ce que les gestionnaires soient formés», dit Daniel Lapointe.

«On attend de ces gestionnaires qu'ils soient de véritables pros de la philanthropie», ajoute Christian Bolduc, pdg de BNP, une firme de consultants en gestion philanthropique. Les besoins sont plus grands: si on avait besoin ▶